

## Les enjeux stratégiques de la théorie du discours chez Foucault

Corneliu Bilba  
University of Iasi

### Abstract

#### The strategic concern of the discourse theory in Foucault

In order to fully understand Michel Foucault's archeology of knowledge it is necessary to put it not only in the context of the discourse theories of the French school, but also in that of the linguistic theories of science. On the one hand, Foucault rejects the representational theory of scientific language (developed by Carnap and others). In his analysis of the discourse of the human sciences, with its complicated definition of the statement (*énoncé*), he aims to show that we cannot limit the language of knowledge to a vocabulary. On the other hand, Foucault's approach is a serious challenge to structuralism because it is impossible to analyze the language of *savoirs* without taking into account the statement's correlate (the referent issue). If the discourse of sciences is an artificial vocabulary created by means of the purification of the natural language, Saussure's semiology could not compete against the conceptual dynamics of representational semiotics, and should admit that, in the cognitive usage, signs are representations. Therefore, Foucault admits that the statement has a correlate, that this correlate is not a physical object and that it functions as a historical structure of the discourse. This structure (*épistémè*) can be seen as a norm; the changing of this norm cannot be identified but in the archive and its *description* is always retrospective, structural and archaeological.

**Keywords:** archeology, discourse, Foucault, knowledge, savoir, linguistic theory of science

Le dépassement de la linguistique de Saussure par les théories du discours (plus ou moins structuralistes) n'a aujourd'hui rien de spectaculaire. Pourtant, au début du mouvement structuraliste, cette entreprise a constitué une sorte de révolution épistémologique dans les théories du

langage. Chez Saussure on ne trouve pas la notion de *discours*, mais seulement les notions de *langue* (le système des signes avec leurs possibilités de combinaisons) et de *parole* (l'actualisation du système dans la phrase, qui constitue l'unité signifiante maximale – il n'y a pas d'unité signifiante transphrastique). La notion de *discours* était censée résoudre un certain nombre de problèmes théoriques et pratiques du savoir linguistique, mais il ne faut pas s'imaginer que la résolution de ces problèmes n'a pas donné naissance à des nouvelles difficultés ; comme le dit Vincent Descombes : « la sémiologie déplace toutes les questions vers l'analyse du discours » (Descombes 1979, 125).

### 1. Les sources : les linguistiques du discours

Chez Emile Benveniste le discours est défini comme niveau *sémantique* de la langue, par opposition au niveau *sémiotique*. Il parle de « sémiotiques de deuxième génération » qui devront proposer un nouvel appareil conceptuel afin de dépasser la sémiotique saussurienne par des analyses sémantiques (intra-linguistiques) et meta-sémantiques (trans-linguistiques). Cette dernière dimension devrait inclure les textes et les œuvres. Le sens de la notion de discours résulte de cette question de Benveniste, si les rites symboliques et les formules de politesse sont des systèmes de signes autonomes. La réponse du linguiste en est qu'ils ne peuvent pas se comparer avec la langue, car ils n'entretiennent pas une relation sémiologique en l'absence d'un discours, soit le « mythe » pour accompagner le rite ou le « protocole » pour les formules de politesse. Ces signes, pour être des signes, supposent l'existence d'une langue qui les produit et les interprète (Benveniste 1974, 50). On entend ici deux choses : que le discours appartient au domaine linguistique (le niveau sémantique) et que le mythe ou le protocole sont des discours ! Le discours diffère de la parole. Benveniste affirme les choses suivantes : a) l'énonciation représente l'*acte de production* d'un énoncé ; b) elle est l'œuvre d'un locuteur qui utilise la langue ; c) elle est donc la « conversion individuelle de la langue en discours » ; d) avant l'énonciation, la langue est une pure possibilité ; e) après l'énonciation, la langue est mise en

instance discursive ; f) dans l'énonciation, la langue exprime un rapport au « monde » ; g) la référence se réalise par le discours, étant partie de l'énonciation (Benveniste 1974, 80-82). On dirait que la parole équivaut à l'énonciation, alors que le discours serait l'énoncé. Mais le jeu de l'énonciation et de l'énoncé est compliqué : tantôt le « discours est une manifestation de l'énonciation », tantôt l'énonciation est une « forme de discours » (Benveniste 1974, 85). Disons qu'il s'agit d'un mécanisme de *production* dans le premier cas, et du *résultat* de cette production, dans le deuxième cas. Le discours serait le message ; son unité minimale – l'*énoncé*<sup>1</sup>.

Avant Benveniste, ce sont Lévi-Strauss et Barthes qui ont parlé d'une sémiologie du discours. Lévi-Strauss a dû formuler un certain nombre d'hypothèses pour faire l'analyse des mythes. La définition du mythe comme récit relatant des événements – qui se sont passés dans un temps de l'origine – soulève certaines difficultés à la linguistique saussurienne. D'une part, le mythe est une séquence de phrases appartenant à la parole et manifestant une dimension historique ; d'autre part, le mythe est présent de façon atemporelle dans la conscience collective. Lévi-Strauss déduit que le mythe appartient à une double structure. Il est formulé dans le domaine de la langue, mais il est analysable dans la parole (Lévi-Strauss 1958, 231). Pour comprendre correctement cette question, nous devons nous rappeler que, chez Saussure, le syntagme relève de la langue, alors que la phrase appartient à la parole. Le syntagme serait une combinaison de signes préexistant dans la langue, tout faite, elle ne sollicite pas la liberté d'action et l'inventivité du locuteur. Par contre, la phrase demanderait au locuteur de combiner les signes afin de réaliser la signification voulue<sup>2</sup>.

Or, le mythe suppose la répétition rituelle des mêmes séquences linguistiques, car il est la narration d'une histoire historiquement atemporelle. Au niveau linguistique, on dirait que le mythe est un macro-syntagme composé de phrases. Pour cette raison, Lévi-Strauss trouve nécessaire de parler d'un troisième niveau de signifiante, intermédiaire entre la langue et la parole, ayant un caractère linguistique tout en différant d'elles (Lévi-Strauss 1958, 231). L'analyse

structurale révèle que le mythe est structuré comme une langue, par des oppositions entre des unités signifiantes et des significatives. Ces unités ne sont pas les signes minimaux de Saussure ; ce sont des « grosses unités constitutives (soit mythèmes) » (Lévi-Strauss 1958, 232) qui nous apparaissent comme des phrases au niveau de la parole, mais qui sont les éléments d'un système, au niveau synchronique.

L'analyse du mythe n'est pas l'herméneutique d'une allégorie, car le récit mythique est structuré par une organisation étrangère (arbitraire) au contenu des phrases. « Le fil narratif n'est rien d'autre qu'un mélange désordonné d'éléments disparates » qui doit être réduit à un nombre de relations par « décomposition du récit mythique en segments discontinus que l'analyse réarrange en une structure de simultanités selon les lois de l'organisation » (Pavel 1988, 47). Le mythe est donc un *discours* dont la signification est donnée par la modalité de combinaison des éléments signifiants dans une syntaxe qui atteste l'existence d'une pensée mythique. Cette pensée serait *rigoureuse* (structurée) comme la science, *anonyme* (les mythes n'ont pas d'auteur), *autonome* (les mythes se pensent les uns les autres) ; *anhistorique* (les mythes sont une machine à abolir le temps). Cette forme de pensée ou d' « esprit humain » se manifeste comme *Discours*<sup>3</sup>.

D'une linguistique du discours, c'est Roland Barthes qui en a parlé. En systématisant l'hypothèse de Lévi-Strauss sur le troisième niveau linguistique, Barthes, avant Benveniste, a développé une « deuxième linguistique » et a fait la distinction entre linguistique et trans-linguistique. Selon Barthes, le discours est un niveau sémiotique qui représente une « autre langue », « un système sémiologique secondaire », ayant une organisation propre, bien que comparable avec l'organisation de la phrase. Dans ses *Mythologies*, Barthes affirme les choses suivantes : a) le mythe est un métalangage par rapport à la langue qui est son langage-objet ; b) ce qui est signe dans le premier système ne devient que signifiant dans le deuxième système ; c) le terme final du système linguistique est le terme initial du système mythique (Barthes 1956, 188 sq).

La notion de « discours » vient de la tentative de définir, par les catégories de la linguistique, des grandes chaînes de signes qui se présentent comme « mythes », « littérature », etc. Pour rendre compte du discours, la linguistique doit devenir une « translinguistique » ayant comme matériel de recherche : le mythe, le récit, les objets de civilisation, à condition qu'ils soient parlés (Barthes 1964, 81) ; « le discours serait une grande phrase (...) tout comme la phrase est un petit discours » (Barthes 1966, 3).

En fin de compte, il s'agit de ces formes culturelles qui, avant la naissance de la linguistique, ont toujours été appelées des « discours ». L'Écriture Sainte, le *logos* des philosophes et en général tout ce qui se présente sous la catégorie de l'*œuvre* sont des « discours ». Le langage de la science est également un discours, et toute catégorie linguistique qui est transversale aux langues naturelles, c'est-à-dire aux codes linguistiques, est un discours. Si la catégorie du discours a dû être réinventée, c'est parce que la sémiologie se présente comme un projet de refonte du savoir.

Selon Ricoeur, la première caractéristique de cette translinguistique serait que « tout discours se produit comme événement, mais se laisse comprendre comme sens » (Ricoeur 1975, 92). Ricoeur comprend le caractère événementiel à l'aide de l'expression « instance de discours » qui, chez Benveniste, veut dire « événement par excellence répétable, [mais, dit Ricoeur] c'est le répétable d'un événement, non d'un élément du système » (Ricoeur 1975, 93). Pour Foucault, cette caractéristique de l'événement discursif est importante : c'est le caractère d'événement qui distingue l'énoncé de l'ordre logique et de l'ordre linguistique. L'importance que prend la littérature chez Foucault (et chez Barthes) est liée au caractère de pur événement, car elle n'est pas répétition. Ni Parole, ni mythe, ni science, ni « objet », elle est une simple dispersion de l'objet et du sujet, annulation de la représentation et, si l'on veut, « répétition de la différence » (Deleuze 1969).

## 2. Le discours autonome de l'archéologie

Chez Foucault le concept de discours répond au projet de définir le langage au niveau de son « être » empirique. Le « discours » de l'archéologie est événement et production, spontanéité et autonomie. « Autonome », le discours l'est par rapport aux catégories de la subjectivité (psychologique ou transcendantale); « événement » – par rapport à la langue et à la structure; en tant que production il est une *pratique*. Ce que le discours produit ce sont des objets, des modalités d'énonciation (*des sujets*), des concepts et des stratégies théoriques. Compte tenant de ces éléments, on peut soutenir que *le discours est une production du savoir*. C'est à partir de là que Foucault l'analyse, en l'isolant de ces deux instances de formalisation et d'interprétation qui sont la langue et la pensée. L'archéologie se veut une *simple* description, car elle refuse d'anticiper toute production future d'énoncés et de les insérer dans une totalité. L'archéologie doit répondre à la question « comment se fait-il que tel énoncé soit apparu et nul autre à sa place ? » (Foucault 1994, 706).

L'archéologie cherche plutôt les règles qui ont gouverné la production des discours passés. Comme chez Saussure, ces règles sont indépendantes de la conscience de celui qui parle ; elles lui sont extérieures. Mais cette extériorité n'est pas celle du système de la langue, d'une structure ; c'est de l'extériorité de l'archive qu'il s'agit. A la différence de la langue et de la parole, l'archive est historiquement fermée: ses règles sont épuisées, ses énoncés ne peuvent plus être répétés. Le discours est une « langue morte » qui est connue à partir de *ce qui a été dit*, consigné, conservé, déposé, classé, achevé. Il n'y a pas d'archive sans poussière. C'est à partir de là que nous devons comprendre l'enjeu archéologique relatif au langage : l'archive est le phénomène empirique et consommé du langage. Si l'archéologue parle encore des conditions de possibilité et non pas de réalité, c'est parce qu'« on ne peut décrire exhaustivement l'archive d'une société. (...) En sa totalité l'archive n'est pas descriptible. (...) Elle se donne par fragments, régions et niveaux » (Foucault 1969, 171). « Analyser les faits de discours dans l'élément général de

l'archive, c'est les considérer non point comme *documents* (d'une signification cachée, ou d'une règle de construction), mais comme monuments, c'est – sans aucune assignation d'origine, sans le moindre geste vers le commencement d'un *arché* – faire ce qu'on pourrait appeler – selon les droits ludiques de l'étymologie – quelque chose comme une archéologie » (Foucault 1968, 708).

En tant qu'historien de la science, Foucault se propose de traiter le discours scientifique à la manière dont Lévi-Strauss traitait le discours mythologique et Roland Barthes, le discours littéraire. Mais l'application à l'archive suppose une théorie générale de l'archive ; l'archéologue n'arrive à son but que par découpage ou « segmentation » de la « deuxième langue ». Puisqu'il parle de l'« être du langage », Foucault ne peut pas se contenter uniquement du discours de la science ; il doit définir son concept de discours par rapport à la linguistique, à la logique et à la théorie du « langage ordinaire ». Il est nécessaire de traiter le discours comme discours en général, sans lui appliquer un traitement spécial pour chaque domaine de la culture. La différence entre la science, la religion, et la philosophie n'est pas un bon critère pour analyser le discours. Cela veut dire que Foucault donne une certaine priorité à la *fonction poétique* du langage ; l'analyse du discours scientifique part de la supposition d'un « degré zéro de la représentation » (Dosse 1991, 99). La recherche de ce « degré zéro » commence dès la rédaction de *l'Histoire de la folie*, suivie d'un bon nombre d'études sur la littérature. A l'époque des *Mots et les choses*, on peut parler d'une influence ou d'une réflexion commune chez Barthes et chez Foucault ; nous avons en vue une possible correspondance entre « les écritures aliénées » (Barthes) et « les fractions du langage » (Foucault 1966, 318) qui traduisent l'idée de la multiplication du langage moderne en plusieurs régions. L'impossibilité de les unifier dans une écriture unique fait penser à la littérature comme « utopie du langage » (Barthes 1972, 65) ou à l'« être du langage » (Foucault 1966, 394).

La question des fonctions du langage a été posée par Karl Bühler qui distinguait entre trois fonctions du langage : expressive (symptomatique), de signal et de représentation

(descriptive) (Auroux, 1994, 28). Bertrand Russell a identifié les mêmes fonctions : il disait que : « Le langage répond à une triple finalité : i) indiquer des faits ; ii) exprimer l'état du locuteur ; iii) altérer l'état de l'auditeur » (Russell 1993, 225). Ces trois fonctions ont été nommées par Roman Jakobson (1963, 214-220) « émotive », « conative » et « référentielle » ; elles correspondent à un schéma étroit de la communication, ne tenant compte que des trois personnes de la parole : l'émetteur, le destinataire et la « chose ». Jakobson propose la diversification des fonctions du langage partant d'un schéma plus complexe de la communication. Par exemple, la référence indique le contenu du message qui est donné par le contexte de la communication ; mais la transmission d'un message suppose également l'existence d'un *contact*, et d'un *code*. Jakobson fait correspondre au « contact » une fonction qu'il appelle « phatique », d'après l'étude de Malinowski sur le langage des primitifs<sup>4</sup>. Au « code » linguistique correspond la fonction « métalinguistique » qui donne au langage humain la possibilité de parler de ce langage même<sup>5</sup>. Il reste une fonction qui correspond au message lui-même : « La visée (*Einstellung*) du message en tant que tel, l'accent mis sur le message pour son propre compte, est ce qui caractérise la fonction *poétique* du langage »<sup>6</sup> (Jakobson 1963, 218). La fonction poétique est importante dans l'« art du langage », mettant en valeur la partie palpable des signes.

Il est évident que, dans l'ensemble des fonctions du langage inventoriées par Jakobson, la fonction représentative correspond au discours scientifique, tout comme la fonction poétique correspond au discours littéraire, et la fonction conative au discours moral. Foucault renverse cette compréhension de la question, quand il montre que l'objet d'une science se constitue au niveau discursif ; la science *invente* son objet tout comme la littérature produit ses mondes fictionnels. C'est le discours qui imprime à ces objets la catégorie de la « réalité » ; la « naturalisation » de l'objet « folie » à l'âge classique est un exemple en ce sens. Donc, la monumentalité du langage est de considérer le langage au niveau de sa possibilité de se réaliser en tant que « projet » de formation (production) des objets, des sujets, des concepts et des sciences.



Or, en sa qualité d'archéologue des sciences « imparfaites », Foucault essaie de donner à cette idée un caractère *technique*. La sémiologie est susceptible de réaliser une unification de la connaissance sans passer par une métaphysique. C'est à partir de cette idée que doit être comprise la critique foucauldienne de Heidegger. Une poétique du discours scientifique serait en mesure de proclamer la « fin de l'humanisme » sans faire recours ni à une projection vers le temps des origines, ni à une origine métaphysique de la temporalité. Il faut maintenant montrer à quel type de projet s'oppose cette « poétique » du discours scientifique et quelles sont les exigences qui le traversent.

### **3. Le langage-nomenclature : les énoncés protocolaires**

L'idée de l'indistinction entre les domaines de la connaissance en partant de la considération sur la nature du langage n'est pas une nouveauté foucauldienne. Les membres du Cercle de Vienne ont soutenu dès les années '30 que l'analyse du langage doit mener à l'unité de la science (Carnap) ou à la « science unitaire » (Neurath). Les représentants de l'empirisme logique ont soutenu que la distinction (faite par l'idéalisme allemand) entre « sciences de la nature » et « sciences de la culture » n'a pas de sens, tant que le terme « science » se réfère à des ensembles d'énoncés à *signification*, c'est-à-dire ayant un contenu perceptif et cognitif. L'empirisme logique est donc la première contestation de la scientificité des sciences de l'esprit ; la présentation de cette critique nous permettra de mieux traiter de la signification de la position archéologique.

Appliquant les principes de l'analyse logique du langage, dont la source est la philosophie de Russell et de Wittgenstein<sup>7</sup>, les philosophes de Vienne ont mis au fondement de tout problème épistémologique la réduction des énoncés complexes à des énoncés « de base » qu'ils ont appelés « énoncés protocolaires » ou « d'observation ». L'idée d'une *conception scientifique du monde* veut dire que « dans la science il n'y a pas de “profondeurs”, tout est à la surface » (Cercle de Vienne 1985b, 115). Les énoncés ne font pas l'objet

d'une herméneutique ; tout ce que la philosophie peut faire est de clarifier les problèmes de l'énoncé en faisant usage de la méthode de l'analyse logique du langage (*ibid.*). Ce n'est pas l'« essence » des objets, mais leurs « formes structurales » que l'étude du langage doit chercher, afin de montrer la possibilité de la communication universelle de la connaissance. Cette idée est assumée explicitement par Carnap (1928 ; 1934) dans *Logische Aufbau der Welt* et dans *Logische Syntax der Sprache*. L'unité méthodologique de la science reste à définir à partir des cinq projets revendiqués par le Cercle de Vienne, visant la fondation de l'arithmétique, de la physique, de la géométrie, de la biologie et des sciences sociales. La tâche de la fondation des sciences sociales est assumée par Otto von Neurath (1931/1932) qui en a traité dans son célèbre étude *Soziologie im Physicalismus*.

La définition des « énoncés protocolaires » a été l'objet d'un certain nombre de désaccords entre les philosophes de Vienne. Dans son *Dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage*, Carnap disait que « ces énoncés se réfèrent à ce qui est donné, mais il n'y pas d'accord par rapport à ce qui est donné » (Carnap 1985, 158) ; il essayait ainsi de dépasser non seulement la métaphysique, mais également le désaccord entre les membres du Cercle sur la question des énoncés. Quelle que soit la nature des énoncés protocolaires, les membres du Cercle ont été d'accord sur le fait que l'analyse doit montrer comment *réduire* les énoncés complexes à des énoncés primaires et comment les *déduire* de ces énoncés. Cela pose la question des *règles de transformation* ; mais il y a aussi des *règles de formation* dont s'occupe la syntaxe. Une langue, dit Carnap, est formée à partir d'un vocabulaire et d'une syntaxe. Le vocabulaire est formé de mots ayant une signification ; la syntaxe comprend des règles de formation des phrases ayant un sens<sup>8</sup>. Dans cette étape de sa réflexion Carnap ne prend pas en compte la sémantique ; il dit que la signification d'un mot dépend de la syntaxe, c'est-à-dire des modalités qui règlent son apparition dans l'énoncé élémentaire ayant la forme « x est une pierre »<sup>9</sup>. La signification d'un mot est déterminée par son critère de vérification, soit la présence de ce mot dans un énoncé

élémentaire ou dans un énoncé dérivé d'un énoncé élémentaire. L'analyse logique consiste donc dans la réduction des mots à d'autres mots et, en fin de compte, à des mots qui entrent dans la composition des énoncés élémentaires. Autrement dit : ce ne sont que ces mots qui désignent un concept (ou, si on veut, une « chose », bien que cette dernière affirmation nous renvoie à la question de la nature controversée des énoncés protocolaires) qui ont une signification. Donc le langage de la science est représentatif, à savoir les mots significatifs représentent des « choses » (physicalisme) ou des « donnés perceptifs » (phénoménalisme).

#### **4. Les difficultés posées à la linguistique structuraliste par le langage de la science**

L'évocation de cette recherche analytique sur le langage de la science pose quelques questions de haute difficulté à la linguistique structuraliste attachée à l'idée d'autonomie de la langue. Nous pouvons grouper ces difficultés en deux classes : 1) des objections qui concernent l'idée de langue et de langage en général ; 2) des objections liées à la façon de concevoir la science comme entreprise linguistique.

1) Concernant les « objections » liées à l'idée de langue et de langage » nous proposons deux sortes d'arguments : a) ceux qui font référence à l'histoire de la science linguistique à l'âge moderne et qui concernent Foucault en tant qu'historien de la science du langage ; b) ceux qui font référence à la définition de la modernité en partant d'une réflexion sur le *linguistic turn* et qui concernent Foucault en tant que théoricien de la modernité.

a) L'idée de Saussure selon laquelle la langue n'est pas une nomenclature était en fait une critique de la détermination des catégories linguistiques par les catégories épistémologiques. En même temps, toutes les théories philosophiques du langage considèrent que le problème de la dénomination est capital. Ces théories ne sont pas intéressées par les « linguistèmes », quelles qu'elles soient, tant qu'elles ne peuvent pas servir à l'analyse de la signification et de la vérité. L'histoire des sciences du langage nous montre que ce partage a toujours fait problème à l'âge moderne. Par exemple

Foucault nous dit que, si à l'âge classique la grammaire générale était une logique, la science moderne du langage a dû devenir historique, en séparant la grammaire de la logique. Selon lui, le projet de formalisation de la logique a la valeur d'une compensation de la « perte d'unité ». Or, ce que Foucault ne nous dit pas est que la logique elle-même a acquis chez Frege deux significations : la logique comme langage et la logique comme calcul (Cf. Hintikka 1979, 716-722)<sup>10</sup>. On peut constater chez Frege qu'il y a d'une part, un intérêt pour la fondation des mathématiques et, d'autre part, un intérêt pour la question du sens et de la signification dans la langue naturelle (Cf. Frege 1971). Cette distinction nous montre en clair que la logique n'a pas abandonné le projet d'être une grammaire des grammaires<sup>11</sup>, comme la grammaire générale et la philosophie du langage de l'âge classique<sup>12</sup>.

S'il y a eu séparation de la linguistique et de la logique, cela suggère que la modernité a développé la question du rapport entre la pensée et le langage : i) premièrement du côté d'une linguistique générale ; ii) deuxièmement du côté d'un langage « bien formé ». Or, si le projet d'une linguistique générale peut « rejoindre » l'ancien projet d'une grammaire générale, c'est parce que la logique était déjà une « algèbre » qui permettait de poser la question de la fondation de l'arithmétique, par formalisation et axiomatisation. La logique comme langage est la « transparence de la représentation » ; elle constitue un tableau des fonctions logiques qui élimine le sujet comme principe de synthèse : quand le sujet intervient dans ses affaires, il y introduit les paradoxes de l'auto-référentialité. Dans la logique il n'y pas de sujet. Avant Saussure, Frege a fait en premier la critique de l'expression et de la représentation subjective ; face au système, le sujet est anonyme. Mais la réflexion logique et scientifique sur le langage demande *des objets* : la notion de « nombre » n'est seulement une *flatus vocis*.

b) Cet « oubli » de Foucault a comme conséquence directe une définition de la modernité comme « âge de l'expression », en partant de sa réflexion sur le statut épistémologique des sciences humaines. La définition des sciences humaines en tant qu' « expression du sentiment de la

vie », c'est l'empirisme logique qui l'a premièrement fournie. Cette considération part de la supposition que le langage significatif doit avoir comme corrélat des objets ; cette conception se situe dans le sillage de Frege, Russell et Wittgenstein. De fait, la critique de l'expression tenue pour représentation est commune à l'empirisme logique et à la pensée foucauldienne. Mais, si la critique empiriste et logique de l'expression est faite au nom de la signification (*Bedeutung*), Foucault part de l'idée saussurienne que la nature du signe n'est ni la représentation, ni l'expression. Dans la critique de Saussure, la représentation et l'expression sont synchroniques. Foucault veut les décaler pour faire jouer l'idée de diachronie selon laquelle il n'y a pas de sujet *quand* la représentation impose ses lois. Pour cette raison, le concept de représentation est ambigu.

Chez Foucault, la représentation est un concept trans-épistémique et polyvalent : il ne traverse pas seulement les diverses sciences (comme c'est le cas de la notion de « structure ») ; il traverse les épistémès. La représentation équivaut à l'« être brut de l'ordre » et elle est liée aux « codes » de la culture moderne, donc au signe. Les mutations qui interviennent dans la modalité de la *semiosis* modifient le statut de la représentation. Le tableau que nous avons dressé en parlant du principe de classification des épistémès nous montre clairement que le statut de la représentation change avec les différentes manières de considérer la combinaison des fonctions du langage<sup>13</sup>. L'existence du projet de l'empirisme logique est, avec toute sa généalogie, par ce fait même, un argument contre la définition foucauldienne de la modernité.

2) L'analyse du langage de la science pose davantage la question d'un langage représentatif, si on tient compte du fait qu'elle se veut – elle aussi – une description des « formes structurales » de l'objet. Une réflexion saussurienne sur la science devrait mettre hors circuit les *fonctions significatives* du langage (émotive, conative, référentielle) pour se situer du côté des *fonctions signifiantes* (du code, du message). Il est vrai que l'analyse du langage fait, elle aussi, abstraction de certaines fonctions significatives, comme l'expression et la modification du comportement, et qu'elle donne une

importance particulière à certains aspects relevant de la fonction métalinguistique et de la fonction poétique. La fonction métalinguistique est importante dans la mesure où elle rend possible la définition du vocabulaire et la formulation des règles de formation et de transformation. La fonction « poétique » est également importante puisque la science possède, elle aussi, un « art du langage », lequel est argumentatif et démonstratif, et on peut même parler du *style*, par exemple le faillibilisme ou le vérificationnisme<sup>14</sup>. Mais, par rapport à la langue naturelle analysée chez Saussure, le discours de la science est une « langue bien formée ». Selon Wittgenstein, ce serait un langage qui décrit des faits et dont les énoncés peuvent être facilement identifiés comme vrais ou faux, car ils nommeraient des « objets » qui auraient une signification univoque. Du point de vue sémantique, il s'agirait d'une nomenclature<sup>15</sup>. Dans une langue quasiment « bien formée », la question du rapport entre le signe et la représentation ne peut plus être évitée. Le langage de la science est par excellence bien formé, car il y a tendance à établir une univocité entre le « concept » et l'« objet ». La valeur et la signification sont une seule et même chose, par rapport à la langue naturelle. Pour juger la question de manière comparatiste, comme pour *sheep* et *mouton*, il faudrait placer la question non pas sur le terrain des deux langues naturelles, mais sur celui des deux sciences : par exemple, il faut voir si le mot *structure* a la même valeur en biologie et en linguistique, ou si le mot *homme* a la même signification en sociologie et en psychologie.

### **5. A quoi répond la définition de l'énoncé dans l'Archéologie du savoir**

Pour définir l'enjeu de la théorie du discours chez Foucault, nous tenons compte de deux éléments : 1) en tant que conception du signe arbitraire, l'archéologie se propose de réfuter la thèse selon laquelle le discours de la science est représentation des objets ; 2) en tant qu'histoire de la science, elle doit admettre que le discours scientifique pose un certain nombre de problèmes à la linguistique saussurienne. Plus précisément, si cette linguistique n'est pas gênée par

l'évidence du discours de la science, cela veut dire qu'elle est quelque part d'accord que le signe retrouve la représentation au niveau de la signification. Une théorie des mythologies et des littératures ne suffit pas pour annoncer la fin de la représentation ; il faut montrer que, si la science n'est pas une mythologie et une littérature, il y a pourtant un certain nombre de *règles générales du discours* qui constituent l'archive d'une époque<sup>16</sup>. Si le programme de Foucault a été si blâmé, c'est à cause de cette *dernière* conséquence du structuralisme.

Dans l'*Archéologie du savoir*, Foucault définit l'énoncé en le distinguant de la phrase grammaticale et de la proposition logique. Il dit que « Partout où il y a une phrase grammaticalement isolable, on peut reconnaître l'existence d'un énoncé indépendant ; mais en revanche, on ne peut plus parler d'énoncé lorsque au-dessous de la phrase elle-même, on accède au niveau de ses constituants » (Foucault 1969, 108). Cette idée conteste d'abord contre ce type d'analyse linguistique qui ne veut pas reconnaître la valeur de « signe » aux unités de « deuxième niveau », considérant *la phrase* comme unité maximale légitime. En même temps elle est un réfutation de l'analyse logique qui décompose la phrase (« L'actuel roi de France est chauve ») en « propositions atomaires », afin de trouver un objet *x*, soit la référence du nom propre ou de la description (« roi de France ») ; la proposition élémentaire est alors description d'un « état de choses ». Foucault dit explicitement que « l'énoncé n'a pas pour corrélat un individu ou un objet singulier qui serait désigné par tel mot de la phrase » (Foucault 1969, 119-120). Par exemple, l'analyse logique des formulations « Personne n'a entendu » et « Il est vrai que personne n'a entendu » met en évidence leur indiscernabilité. Par conséquent, du point de vue du langage ordinaire (par exemple, si on les imagine en première ligne d'un roman) les deux formulations sont des énoncés différents. On pourrait objecter que la science n'est pas un roman et que Foucault ne prend pas en compte la différence entre langage et métalangage. D'une part, cette distinction concerne les langages formels, d'autre part, elle a été proposée pour éviter les paradoxes. Même si pour la

première question il y avait d'autres questions<sup>17</sup>, tant qu'il s'agit (dans l'exemple de Foucault) d'affirmer une affirmation il n'y a pas de danger de contradiction. En même temps, l'idée de métalangage confirme l'idée de Foucault : une proposition Fx formulée dans le langage-objet n'est pas la même chose que sa validation dans le métalangage.

Le problème le plus important que pourrait rencontrer une théorie saussurienne du langage de la science serait celui de l'identification des « signes ». Le problème dont Foucault se rend compte c'est que, si on comprenait par « signe » l'unité minimale de Saussure, et si on disait que le discours des sciences est un vocabulaire artificiel obtenu par la purification de la langue naturelle, alors la sémiologie saussurienne ne pourrait résister face à la dynamique conceptuelle de l'*autre sémiotique* et devrait admettre que, dans l'usage cognitif, les signes sont des représentations. Comme dans les sciences de la nature ils ont acquis de toute façon une fonction représentationnelle, il y aurait une tentation incessante de « naturaliser » des objets qui ne peuvent pas prétendre à la rigueur des sciences formalisées et formalisables. Par conséquent, il faut que le discours des sciences « imparfaites » soit analysable à partir d'une conception sémiologique qui ne réduise pas le « signe » à un vocabulaire. C'est ici l'enjeu de l'analyse du discours des sciences humaines et de la définition de l'énoncé. Mais, à ce niveau, se pose la question de l'identification : il ne s'agit pas d'identifier des mots du langage ordinaire, comme les deux « Messieurs ! » de Saussure ; il faut identifier des énoncés qui ont comme une « valeur » dans la deuxième langue, puisqu'ils sont des événements de longue durée.

Ce problème de l'identification des énoncés est bien connu dans la philosophie du langage de la science. Il a été analysé par Otto Neurath lorsqu'il réfutait l'idée d'un langage phénoménaliste : « chez Carnap (...) nous voyons l'accent mis sur le *Je* que la philosophie idéaliste nous a rendu familier » (Neurath 1985, 229). Carnap avait parlé d'un langage universel de la science constitué à partir d'une « première langue » qui serait « langue du vécu » ou « langue phénoménale » et dont les énoncés n'auraient pas besoin de confirmation. Neurath



entreprenant une critique de cette conception « monologisante » du vécu originaire, qui aurait besoin d'un deuxième moment, intersubjectif, de la « construction logique du monde ». Selon Neurath, un langage physicaliste pourrait mieux résoudre la difficulté (de Carnap) que « les protocoles d'un instant donné doivent pouvoir être insérés dans les protocoles d'un instant suivant » (Neurath 1985, 228). Le fait que Carnap a abandonné sa position est la meilleure preuve que la question de l'« identification » est réelle.

Or, le saussurien ne dispose pas des instruments physicalistes, behavioristes, mécanicistes, et mentalistes pour attaquer la question. Il ne peut parler d'un « *slang* » universel structuré par des « connexions transversales si souvent négligées » (Neurath 1985, 230) ou d'une *lingua franca*<sup>18</sup> qui rende compte du fonctionnement du langage de la science. Par conséquent, il doit expliquer avec ses propres moyens comment la modernité a pensé que « le mot “homme” relié avec “formuler des assertions” doit être défini de la même manière que le mot “homme” qui figure dans les énoncés contenant des mots tels que “ordre économique”, “production” » ; c'est Neurath qui le dit ! (Neurath 1985, 230) Donc, Foucault prend bien conscience que, dans le discours de la science, la question du rapport entre le signe et la représentation devrait se poser, en raison d'une certaine univocité dans l'usage des concepts. Il ne pourrait contester qu'il y aurait tendance à dire, comme chez Bloomfield, qu'« il n'y a pas de vrais synonymes ». Si les sciences de Foucault sont « imparfaites », si elles ne sont pas des langues « bien formées » au sens de Carnap, elles sont au moins quasiment bien formées, au sens de Condillac<sup>19</sup>. Autrement, comment aurait-on pu faire passer l'« expression du sentiment de la vie » pour une représentation ? Il faut y reconnaître au moins la rigueur que Lévi-Strauss attribuait aux mythes, bien que cette rigueur ait des enjeux sémantiques.

Par conséquent, Foucault admettra que l'énoncé a un *corrélat*, que ce corrélat n'est pas un individu, et qu'il fonctionne comme une *structure historique* du discours. Cette hypothèse permet d'expliquer pourquoi il y a *tendance* à annuler la polyvalence sémantique des concepts et à confondre

valeur linguistique et signification discursive ; c'est pourquoi l'exemple de la variation des deux « *Messieurs!* » n'a pas de sens dans le contexte de la science. Dans la science, quand on dit *motus reflexus* deux fois de deux façons, on a changé d'épistémè. Le discours scientifique n'a pas d'auteur, il n'a pas de « public » non plus<sup>20</sup> ; la variation des opinions individuelles n'est consignée que si une de ces opinions est devenue « science ». Il y a donc *tendance* à rendre la terminologie universelle, afin de la traduire de manière plus radicale. On ne traduit pas *L'origine des espèces* comme on traduit *Les misérables*. En ce sens, le discours de la science est une *norme* pour la langue naturelle, tout comme la langue naturelle est une norme pour les autres manifestations du langage.

Or, d'autre part, c'est justement cette idée de *norme* qui permet à Foucault de traiter le langage de la science à partir des principes de Saussure. Si on lui a reproché de ne pas avoir étudié la question des sciences de la nature, c'est qu'on n'a pas compris que, de point de vue méthodologique, il y reconnaît un péril : les sciences formalisables créent de nouveaux concepts, de telle manière que les mots de la langue naturelles sont des simples conventions pour faciliter la communication au niveau « pragmatique » (l'enseignement, le débat, la simplification, etc.) Comme le dit Bachelard, la science crée des « concepts de concepts » qui n'ont plus rien à faire avec le « sens commun », c'est-à-dire avec le système de classification de la langue naturelle<sup>21</sup>. Par contre, les sciences humaines permettent de comprendre le changement de « paradigme » selon la loi saussurienne de la mutabilité et de l'immutabilité du signe linguistique.

Lorsque Saussure parlait de la distinction entre la valeur et la signification, il admettait que la signification peut varier dans la parole, mais toujours entre les limites prescrites par la valeur (de la langue). En même temps (mais sur une longue durée), ce sont les variations des significations qui provoquent l'altération de la valeur. D'une part la signification d'un signe peut varier entre les limites de son *paradigme*, d'autre part, c'est l'*usage des signes* (la signification<sup>22</sup>) qui entraîne le changement de la valeur et, donc, du paradigme. Ce changement de paradigme équivaut à la transformation

d'un champ de relations qui n'est pas contemporain de sa perception ; il n'est repérable qu'au niveau de l'archive. La question de savoir si le changement est une « micro-révolution » ou une longue évolution n'est pas sentée ; quand Saussure parle de *mutation* il comprend que la transformation d'une grandeur discrète ne peut être comprise comme une longue évolution ! La notion d'arbitraire ou le fait que la langue est *norme* veut dire que le « paradigme » est une notion statistique et probabiliste, qui traduit la moyenne des préférences individuelles. Par conséquent, la modification d'une *valeur* et d'une *norme* ne peut se présenter que comme mutation, pour autant que l'idée même d'arbitraire suppose l'usage des valeurs discrètes et exclut les grandeurs continues. Si *la modification d'une norme est mutation*, cette mutation est toujours déjà passée ; elle concerne un champ de relations, n'étant repérable qu'au niveau de l'archive. Sa connaissance est toujours rétrospective, structurale et archéologique.

## NOTES

<sup>1</sup> Si on prend en compte cette conclusion il est possible de mieux comprendre la théorie du discours de Foucault, qui est encore plus « compliquée ». Les deux théories ne sont pas équivalentes, mais elles sont comparables dans la mesure où elles rencontrent presque les mêmes difficultés dans la définition de l'énoncé en opposition avec la phrase. Le texte présenté par Benveniste au Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française (Genève, 1967), « La forme et le sens dans le langage » (Benveniste 1974, 215-240) a provoqué des discussions qui ont montré que le public philosophique n'a pas tout à fait compris l'exposé. Les philosophes ont voulu apprendre comment Benveniste situerait l'opposition – banale dans la philosophie analytique – entre la *sentence* et le *statement*. La réponse de Benveniste a été que cette question se situe hors le champ de son investigation il montre que la *phrase* (qui ne relève pas du sémiotique) est un « *énoncé de caractère nécessairement sémantique* » (Benveniste 1974, 231 – nous soulignons). De manière semblable, on a reproché à la théorie de Foucault de manquer de précision dans la définition de l'énoncé par rapport à la phrase, à la proposition logique et au *speech act*.

<sup>2</sup> Sur le statut des phrases toutes faites nous indiquons la position de Benveniste : il n'est pas exclu de produire des phrases tout faites qui ne soient pas des éléments de mon propre discours (Benveniste 1974, 231).

<sup>3</sup> « Nous savons que ce troisième niveau du langage est le niveau du discours » (Frank 1989, 130).

<sup>4</sup> « The breaking of silence, the communion of words is the first act to establish links of fellowship, which is consummated only by the breaking of bread and the communion of food. The modern English expression “Nice day to-day” or the Melanesian phrase “Whence comest thou?” are needed to get over the strange and unpleasant tension which men feel when facing each other in silence. [...] There can be not doubt that we have here a new type of linguistic use – *phatic communion* I tempted to call it – a type of speech in which ties of union are created by a mere exchange of words » (Malinowski 1946, 314-315).

<sup>5</sup> Dans le développement de l’ « autre sémiotique », Carnap remarque que tout le métalangage  $L_{n+1}$  utilise le même syntaxe que le langage-objet  $L_n$ .

<sup>6</sup> Jakobson dit par la suite: « Cette fonction ne peut être étudiée avec profit si on perd de vue les problèmes généraux du langage, et, d’un autre côté, une analyse minutieuse du langage exige que l’on prenne sérieusement en considération la fonction poétique. Toute tentative de réduire la sphère de la fonction poétique à la poésie, ou de confiner la poésie à la fonction poétique, n’aboutirait qu’à une simplification excessive et trompeuse. La fonction poétique n’est pas la seule fonction de l’art du langage, elle en est seulement la fonction dominante, déterminante, cependant que dans les autres activités verbales elle ne joue qu’un rôle subsidiaire, accessoire. Cette fonction, qui met en évidence le côté palpable des signes, approfondit par là même la dichotomie fondamentale des signes et des objets » (Jakobson 1963, 218).

<sup>7</sup> Les représentants du Cercle de Vienne se revendiquent explicitement de l’héritage de Russell, Einstein et Wittgenstein, qui sont nommés les « principaux représentants de la conception scientifique du monde ». (Cercle de Vienne 1985a, 147).

<sup>8</sup> Le terme « signification » est la traduction de *Bedeutung*, chez Russell : « denotation », alors que le « sens » est la reprise de *Sinn*, chez Russell : « meaning ». D’autres auteurs ont préféré « référence » pour *Bedeutung*, « sens » pour *Sinn*.

<sup>9</sup> Cette manière de définir la sémantique a été pratiquée par les structuralistes radicaux (Cf. Ducrot 1968, 69-73).

<sup>10</sup> Cette distinction de Jaakko Hintikka a été précédée d’une étude de Jean van Heijenoort sur Frege. Van Heijenoort parlait des deux logiques chez Frege: la logique comme langage, et la logique comme calcul (cf. (Hintikka and Hintikka 1991).

<sup>11</sup> Nous pouvons expliquer de cette manière l’intérêt de Wittgenstein pour la « grammaire ». Merrill et Jaakko Hintikka citent *Grammaire philosophique*, IV, section 46, où il est montré que le terme « grammaire » ne se réfère pas aux règles intralinguistiques, mais aux règles des jeux de langage extralinguistiques : « On a tendance à faire distinction entre les règles de la grammaire qui établissent une liaison entre langage et réalité et les autres. ... la grammaire décrit aussi l’application du langage, ce que l’on pourrait appeler la liaison entre langage et réalité » (Cf. Hintikka and Hintikka 1991, 32). Un passage des *Investigations philosophiques*, semble dire le contraire: « la grammaire ne dit pas comment le langage doit être construit en vue d’atteindre son but ; en vue d’avoir tel ou tel effet sur les êtres

humains. Elle ne fait que décrire, et n'explique en aucune manière l'emploi des signes ». (Wittgenstein 1961, § 496).

<sup>12</sup> Il est de grand intérêt le fait que Foucault trouvait chez Condillac la distinction que Van Heijenoort et de Jaakko Hintikka attribuaient à Frege. L'idée d'une logique comme calcul et d'une autre comme langage se retrouve chez Condillac dans les deux significations du langage : « Condillac n'a jamais dégagé une théorie universelle de l'élément – que cet élément soit perceptif, linguistique ou calculable ; il a hésité sans cesse entre deux logiques des opérations : celle de la genèse et celle du calcul. D'où la double définition de l'analyse : réduire les éléments complexes (...) et chercher la vérité » (Foucault 1963, 117).

<sup>13</sup> On pourrait comprendre ainsi que la loi de fonctionnement du signe à l'époque de Héraclite n'est pas du tout la représentation mais la fonction conative, car l'homme est à l'écoute des dieux, alors que chez les peuples sauvages nous avons cette fonction phatique dont nous parlait Malinowski et qui rend à l'homme primitif l'assurance qu'il n'est pas seul face aux dangers.

<sup>14</sup> Si on veut donner plus de poids aux autres fonctions linguistiques, il faut se placer sur un terrain pragmatiste, comme on l'a vu chez Thomas Kuhn. Foucault lui-même va prendre en compte la fonction conative, quand il va analyser le *pouvoir* de la science de modifier le comportement des individus à travers son instrumentalisation par les institutions.

<sup>15</sup> Dans les théories du langage du XVII<sup>e</sup> siècle, les langues naturelles étaient considérées « bien formées » parce qu'elles étaient vues comme étiquettes de la réalité, ayant comme fonctions de traduire la pensée, elle-même image fidèle de cette réalité.

<sup>16</sup> « Avant d'avoir affaire, en toute certitude, à une science, ou à des romans, ou à des discours politiques, ou à l'œuvre d'un auteur ou même à un livre, le matériau qu'on a à traiter dans sa neutralité première c'est une population d'événements dans l'espace du discours en général. Ainsi apparaît le projet d'une description des événements discursifs » (Foucault 1969, 38).

<sup>17</sup> « On a souvent dit que la théorie de Tarski ne peut s'appliquer qu'à des langages formalisés. Je ne pense pas que cela soit exact. (...) Il me paraît très important de reconnaître l'existence de toute une série de langages artificiels à divers degrés qui ne sont toutefois pas formalisés, tout particulièrement si l'on se propose de juger de manière philosophique la théorie de la vérité » (Popper 1985, 577). On peut dire que, selon Popper, les discours des sciences humaines seraient de tels langages artificiels.

<sup>18</sup> « Not only the unification of the sociological language is at stake, but a much more comprehensive unification and orchestration, which leads us to a *lingua franca* of unified science » (Neurath 1947, 2).

<sup>19</sup> « La langue bien faite, en laquelle Condillac et ses successeurs voyaient l'idéal de la connaissance scientifique ne doit donc pas être cherchée (...) du côté d'un langage des calculs, mais du côté de cette langue mesurée qui est à la fois la mesure des choses qu'elle décrit et du langage dans lequel elle les décrit » (Foucault 1963, 115).

<sup>20</sup> Sauf si on fait une approche pragmatique, comme chez Kuhn ; mais cette approche pragmatique ne peut être transposée dans la modalité de l'archive.

L'archéologie, en tant qu'histoire des concepts transversaux (à la Canguilhem) ne saurait être une histoire des opinions.

<sup>21</sup> Nous avons déjà signalé que « les deux sémiotiques » sont en effet des théories du signe qui correspondent aux deux traditions épistémologiques et qu'elles se font toutes les deux l'illusion d'unifier le champ du savoir.

<sup>22</sup> En ce sens nous signalons la compatibilité entre la théorie de Saussure et la deuxième philosophie de Wittgenstein. En lisant à partir de Saussure l'aphorisme §43 des *Investigation philosophiques* (Wittgenstein 1961, § 43), nous comprenons que la signification d'un terme est donnée par les *usages passés* qu'on en a fait. Nous lisons le mot « signification » du § 43 comme « signification possible », c'est-à-dire comme « paradigme ». Le « paradigme » saussurien est la règle d'utilisation sémantique établie par les usages passés *et* par les restrictions syntagmatiques. Mais la grammaire est, elle aussi, un produit des usages passés. C'est Hjelmslev qui nous encourage à donner cette interprétation : « l'acte et l'usage précédent logiquement et pratiquement la norme : la norme est née de l'usage et de l'acte, mais non inversement » (Hjelmslev 1971, 85).

## REFERENCES

Auroux, Sylvain. *La philosophie du langage*. Paris: Presses Universitaires de France.

Barthes, Roland. 1956. *Mithologies*. Paris: Editions du Seuil.

Barthes, Roland. 1964. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris: Gouthier.

Barthes, Roland. 1966. « Introduction à l'analyse structurale des récits ». *Communications* 8: 1-27. Paris: Seuil.

Barthes, Roland. 1972. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris: Poinc-Seuil.

Benveniste, Emile. 1974. *Problèmes de linguistique générale*. Volume II. Paris: Gallimard.

Carnap, Rudolf. 1928. *Der Logische Aufbau der Welt. Versuch einer Konstitutions-theorie der Begriffe*. Berlin: Weltkreis.

Carnap, Rudolf. 1934. *Logische Syntax der Sprache*. Viena: J. Springer.

Carnap, Rudolf. 1985. « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage ». In *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, édité par by Antonia Soulez. Paris, Paris: Presses Universitaires de France.

Cercle de Vienne. 1985a. « Manifeste du Cercle de Vienne ». In *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, édité par Antonia Soulez. Paris: Presses Universitaires de France.

Cercle de Vienne. 1985b. « Conception Scientifique du Monde: Le Cercle de Vienne ». In *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, édité par Antonia Soulez. Paris: Presses Universitaires de France.

Deleuze, Gilles. 1969. *Différence et répétition*. Paris: Minuit.

Descombes, Vincent. 1979. *Le Même et l'Autre. Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*. Paris: Editions de Minuit.

Dosse, François. 1991. *L'Histoire du structuralisme, I*. Paris: Editions La Découverte.

Foucault, Michel. 1963. *Naissance de la Clinique*. Paris: Presses Universitaires de France.

Foucault, Michel. 1966. *Les Mots et les Choses*. Paris: Gallimard.

Foucault, Michel. 1969. *Archéologie du savoir*. Paris: Gallimard.

Foucault, Michel. 1994. « Sur l'archéologie des sciences. Réponse au Cercle Epistémologique » (1968). Dans *Dits et Ecrits*, de Michel Foucault. Paris: Gallimard.

Ducrot, O. et al. 1968. *Qu'est-ce que le structuralisme?* Paris: Editions du Seuil.

Frank, Manfred. 1989. « Sur le concept de discours chez Foucault ». In *Michel Foucault philosophe: Rencontre internationale Paris, 9, 10, 11 Janvier 1988*, 125-136. Paris: Editions du Seuil.

Frege, Gottlob. 1971. « Sens et dénotation ». In *Ecrits logiques et philosophiques*, par Gottlob Frege, 102-126. Paris: Seuil.

Frege, Gottlob. 1898. « Uber Sinn und Bedeung ». *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 100 (1892): 25-50.

Hintikka, Jaako. 1979. « Frege's hidden semantics ». *Revue Internationale de Philosophie* 33/1979: 716-722.

Hintikka, Jaakko and Merrill B. Hintikka. 1991. *Investigations sur Wittgenstein*. Liège, Mardaga. First Published 1986, Basil Blackwell.

Hjelmslev, Louis. 1971. « Langue et parole ». In *Essais linguistiques*, par Louis Hjelmslev: 77-89. Paris: Editions de Minuit.

Jakobson, Roman. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris: Editions de Minuit.

Lévi-Strauss, Claude. 1958. *Anthropologie structurale*. Paris: Plon.

Malinowski, Bronislaw. 1946. "The Problem of Meaning in Primitive Languages". In *The Meaning of Meaning: A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, edited by C.K. Ogden and I. A. Richards, 8th edition, 296-336. London: Routledge and Kegan Paul.

Neurath 1931/1932. « Soziologie im Physicalismus ». *Erkenntnis* II, 1931/1932: 394-431.

Neurath, Otto. 1947. « Foundations of the Social Sciences ». In *International Encyclopedia of Unified Science*, vol. II, no. 1: "Foundations of the Unity of Science". Chicago: The University of Chicago Press.

Neurath, Otto. 1985. « Enonces protocolaires. Remarques sur l'article de Carnap Die Physicalische Sprache als Universalsprache der Wissenschaft » (*Erkenntnis*, 1932). In *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, édité par Antonia Soulez. Paris, Paris: Presses Universitaires de France.

Pavel, Thomas. 1988. *Le mirage linguistique. Essai sur la modernisation intellectuelle*. Paris : Minuit.

Popper, Karl. 1985. « Langages artificiels contre langages formalisés ». In *Conjectures et réfutations*, par Karl Popper. Paris: Payot.

Ricoeur, Paul. 1975. *La métaphore vive*. București: Editura Univers.

Russell, Bertrand. 1993. *Signification et vérité*. Paris: Flammarion



Wittgenstein, Ludwig. 1961. « Investigations philosophiques ». Dans *Tractatus logico-philosophicus suivi de Investigations philosophiques*, par Ludwig Wittgenstein, traduction française de Pierre Klossowski. Paris: Gallimard.

**Corneliu Bilba** est docteur en philosophie à l'Université de Lille 3 et enseignant à l'Université « Al. I. Cuza » de Iași, Roumanie. Il est ancien boursier du Gouvernement Français et de l'Agence Universitaire de la Francophonie. Il est spécialiste de la philosophie de Michel Foucault. Ses domaines d'intérêt sont: l'épistémologie des sciences sociales, la philosophie politique et la philosophie du langage. Il est notamment l'auteur de *Hermeneutică și discontinuitate. Studii de arheologie discursivă* (2011) (Hermeneutique et discontinuité. Etudes d'archéologie discursive) ; dans ce livre il utilise le concept de discontinuité de Foucault pour analyser la culture roumaine.

Address:

Corneliu Bilba

Department of Philosophy and Socio-Political Sciences

Al.I. Cuza University of Iasi

Bd. Carol I, 11

700506 Iasi, Romania

Email: dcbilba@uaic.ro